

Le repli des jours

Alain Raimbault

Numéro 84, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13496ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Raimbault, A. (2000). Le repli des jours. *Moebius*, (84), 117–127.

ALAIN RAIMBAULT

alain@creg.ednet.ns.ca

Le repli des jours

À Georges Bonnet

Je suis
les vols à la trace
les plumes sans encrier
où se calligraphie le ciel
l'avoine suspendue au lustre

abeilles arabesques

*

Cherche le mur
entasse sous ses pierres
l'arbre sans fruit jeûnant
brindilles de temps
tombées
de l'horloge en retard

Rien
sinon du soir

Glosées de chemins vicinaux
les plaines
leur reptation
vers les forêts de cèdres
Près des troncs
bougeoirs de verdure
elles s'agglutinent

de la mue des brumes guéries
s'envolent

*

Le jour s'aventure
sur la danse des chemins de ronde
d'une couleur posée
tombée des fonds de ciel
L'ombre lovée sous l'arbre
rêve aphone

La terre ment de jeunesse
à l'affût du printemps
que l'hiver
écorche

Sous l'encolure du chêne
les lucioles trament un ciel
pointillé
requisies à l'éphémère
Un été de cocagne
cent fois sur le métier
tisse un destin
d'araignées

*

Le soleil piétine
un ciel carrelé de nuages
L'hirondelle découd les frontières
quand le rêve fruité
des transhumances
reprend le bourdon

L'été fait demi-tour

Le vent bancal des vignes
bénit la girouette
à l'affût du Sud
longe le ciel

sur sa rive droite
Je veille
l'air chaud du sucre
près des coquelicots,
et des abeilles
la lune de miel
croissante
Pluies d'été
candidates à la mousson

*

L'hiver des noyers
déchire l'horizon
à perte d'œil
Chaque tronc enfoncé
dans le bleu
est un repaire de cornemuses

Feuilles, fleurs, fruits
clandestins
sous les branches blanches

Le soir
somnole
de profil dans l'étang
en sursis d'images
La nuit grille
sa première étoile,
un reste de présent
languit
dans les nattes du saule

*

La nuit tombe
drue
courbe les pins
Je m'allonge
La nuit est monde
d'horizont—alité

Bouffées de fenêtres
heures où se précipiter à vivre
s'accoupler au vent
qui poursuit les trottoirs
rhabille les ave—
nues
ouvertes

*

Le pavé détrempe
en pleine floraison sous le feu tricolore
et le calcaire grisonnant
des bas-reliefs
Ressac des murs
à l'aube

fuir

Gagner le soleil
de nuit
par fort vent d'ouest

Le feu clignotant
oblitérait la nuit
dans les transepts
du boulevard
Plus loin
un virage et son torticolis
paissait
en oubliant la route

*

Un bâti négligé de peinture
où les murs se succèdent
complotent sur le dos des
affiches lierres grimpants lézardes...
Quand je les croise
dans l'angle droit

de quelque vol d'oiseau
vertige du minimum

Il se fait tard
des jours de pluie
à compter les horloges
Sur les cloisons en clef de sol
un papier d'angle mort
réfute le solfège
Chiens cris diluviens
supputent un voisinage
en disette de silence

*

Tendue
la nuit
comme une corde de violon
sculpte les toits
où le sombre ondule
au rythme des tuiles
immobiles
Une étoile dit la messe
pour le jour
inclinant l'horizon
de passage

Tes mains
sur l'arche des mots
se dévêtent les syllabes
Tu lis en braille
le vent
le soir
le désordre des tailles
jamais d'accord

Une canne blanche
montre du doigt
les choses qui s'écoutent

*

À deux doigts de frôler le matin
je me fais crédit du temps
m'offrir la rue et les trottoirs
ensemble
Il faut s'asseoir
écartelée par tous les sens de la marche
la ville est distraite

Du danger
du danger sous les pas qui n'ordonnent
pas forcément les bons sentiers

Le regard à tâtons sur l'espace
d'un trait
le miroir déborde le mur
L'écho d'une table une chaise
ouvre le silence à double tour
Les mots dérivent à contresens
muets au sortilège
le vide est pris de face

Ma sépulture de verre
filtre la nuit
goutte à goutte

*

Attendre un propice à la paix
c'est le monde qui se décale
Dormir l'horizon jusqu'au nœud
peut-être tableau
mobile
peut-être acteur jusqu'à la pierre
Dormir à pierre fendre

J'ai voyagé le jour
d'une marge à l'autre
usé jusqu'à l'aveugle
Le soir exclamé des fonds de terre
tarit les miroirs

où des taches de vide
perlent au cadre

Le carreau plie la nuit
en quatre

*

L'escalier bat la démesure
du pas vite réglé
L'étage embusqué sous la porte
est un reproche
au trop lointain
des perspectives
Il fait gris de vert dans les pots
Le jour replie derrière la fenêtre
guette au rideau
Passementier d'aveux
mon journal intime
est un sphinx du liseron

Un langage à l'extrême
tasse le soir
dans les brouillons
chausse le pire

L'envie de figures
où enfouir mon visage

*

Il retira les mots des objets
pour graver le vide
à son envergure
Le sourire
à fleur de doigt
posa les lettres une à une
contre le bois
et les suivit de loin

Les lieux
hors des lignes de la main
hésitent à passer à l'acte
quand le jeu
fréquente de trop près
le langage
L'acteur
d'équerre sur les mots
tente une sortie
sous les rires de traverse
Un temps de houle
contredit le corps à corps
pair et impair

*

Les galeries d'air
déplorent les rideaux
où elles jouent les damiers
La cour tient la fenêtre
serrée entre les bois
quand les tableaux explosent
sur les murs d'eau saline
Les teintes sculptées pas à pas
effacent l'œil de l'orbite

Un kimono bleu pastel
rosse les gris du ciel
sur le balcon d'en face
L'ubac et l'adret de l'immeuble
ne viendront plus de la journée
Il pleut même
Assis dans la banlieue
d'un réverbère
j'épie les insectes
les insomnies du double vitrage

*

Les gymnastes du fil à linge
se donnent la main

fantômes indolents
de la lessive
drapeaux de corps
vogueant au vent
ça sent l'assouplissement
des fibres
les ombres épinglées
au hamac
La farandole
sommole
avant le grand dérangement

Turquoise et tourmaline
le soleil sucre
le ciel ponant
Dans le prisme endormi
la lune
joue au bilboquet
un clair de terre
sur les cils
ose

*

La lune toise
les mots de nuit
glacés sur le papier
Les oiseaux sont crispés au ciel
comme des visages sans boussole
le sol dure sous la terre des nids
Il pleut des hommes
à chaque réveil
la marée tourne avec le jour
On s'en remet au cercle
qui de l'œuf sème le caveau

La lune giratoire est morte et folle
d'une toupie

La mer est une promesse
d'un souvenir
qui nous échoue

rochers en grève
goémons lassés

Les navires sont des bijoux de femme
sur un ventre meurtri
sans cesse refermé

*

L'eau est le
sédiment du bleu
brode les rochers
jusqu'à la corde
La mer s'est dissoute dans la nuit
rappelée au monde
par les ports qui la nouent
Les vagues polissent un ciel
griffé du vol des cormorans

Un pas vers le lac
le pied glisse
sur la couronne de pics
tissés d'ombres où le névé
tempête

Un isard croise au large

S'abîmer les yeux
et le soir
remonter le col
Voilà
demain aussi
nous chercherons des refuges
de pierres polies

*

Le sable est bleu-outremonde
quand une main d'enfant
s'égare avec certitude
Son regard rapiécé de mèche
avec le chat
Il est porte-parole du silence

Noé prêchait les îles
quand les mots
portaient les chapiteaux
mais complice
le vitrail
joue le ciel
sur les dalles

Mon temps file une dentelle
comme ridée de blanc